

JOË BOUSQUET

Lettres
à Marthe

1919-1937

AVANT-PROPOS
DE ROBERT BLATTÈS

nrf

GALLIMARD

Le 27 mai 1918 une balle allemande frappait Joë Bousquet à la colonne vertébrale. Il devait rester paralysé des jambes jusqu'à la fin de sa vie. Jusqu'à ce jour, les documents qui éclairent le mieux les circonstances de cet événement tragique sont deux lettres de Joë Bousquet, l'une adressée à Carlo Suarès (3 mai 1936), l'autre à Jean Cassou (24 octobre 1937). Elles révèlent qu'une femme est à l'origine du comportement suicidaire de Joë Bousquet au front. Cette femme, désignée par l'initiale V... dans ces deux lettres et que René Nelli appelle « la belle Biterroise »¹, est Marthe Marquié, à qui sont adressées les lettres que l'on va lire. Les circonstances dans lesquelles Joë Bousquet l'a rencontrée sont décrites dans la lettre à Jean Cassou². En « la jeune femme étincelante » qu'il vit pour la première fois dans une loge de l'Opéra de Béziers, en 1917, Joë Bousquet eut la brusque révélation d'une mystérieuse attente qui se cachait au plus profond de son être. Elle était l'Amour. Joë Bousquet avait alors vingt ans. Il était soldat, en permission. De retour au front, il garda pendant quatre mois cette vision lumineuse et « ce rêve d'amours pures ». Il la revit au cours d'une autre permission. Le temps était mesuré et les sentiments aussi violents que les événements de l'histoire. L'exaltation fut grande. Ils devinrent amants et projetèrent de se marier. Mais ce bonheur allait être suivi de tourments. La correspondance entre Joë Bousquet quand il était au front et Marthe est, hélas, perdue, mais nous pouvons deviner, à travers d'autres lettres, l'origine de la crise qui poussa Bousquet à défier le sort. Il eut des doutes sur l'avenir

1. René Nelli, *Joë Bousquet, sa vie, son œuvre* (Albin Michel, 1975), p. 39.

2. Joë Bousquet, *Lettres à Jean Cassou* (Rougerie, 1970), pp. 117-121.

*et la réalité de cet amour*¹. « Une montagne de difficultés » se dressa devant son imagination. Des soucis d'ordre matériel : d'abord son anie était « riche, très riche », nous dit-il, mais lui-même n'avait pas de ressources personnelles. Les convenances imposées par la morale bourgeoise jouèrent également : Marthe était alors en instance de divorce; Bousquet craignit la « colère de sa mère quand elle saurait qu'il voulait épouser une femme divorcée ». Et puis, chez Bousquet, le double appel, déchirant, obsédant, de la chair et de l'âme. Il rêvait d'une femme immaculée comme la Sainte Vierge, mais ne pouvait se défendre de la désirer et ne pouvait supporter l'idée qu'elle le soit par les autres. La promesse de mariage dut sembler à Marthe de plus en plus chimérique pour qu'elle envoie, « dans un moment d'affolement », une première lettre, « atroce », où elle annonçait son intention de se suicider et que, dans une lettre ultérieure, elle lui écrive que « tout était perdu et que, son père étant au courant de leur liaison, il ne lui restait plus qu'à rendre publique son intention de l'épouser ». Cette lettre, à laquelle il ne répondit pas, jeta Joë Bousquet dans le désarroi le plus angoissant. Il ne voulut alors ni s'engager formellement, ni « briser une créature si spontanée et si naturelle »². C'est poussé par un sentiment de fatalité intérieure que, pendant l'attaque allemande, il resta debout, pour la dernière fois de sa vie. Après ce 27 mai 1918, la seconde vie de Joë Bousquet commençait.

La nature humaine est faite de contradictions. Cette jeune femme, dont Bousquet souligne la spontanéité, pouvait être calculatrice. Elle vint un jour le voir après sa blessure et lui fait cette confidence : les lettres qu'elle lui écrivait au front, elle les avait dictées à sa cousine, pour qu'en cas d'accident elles ne puissent être utilisées contre elle. On peut deviner l'amertume du poète. Toutefois un détail biographique de la vie de Marthe aidera à comprendre son état d'esprit à cette époque, ainsi que le contenu de certaines lettres qui lui sont adressées. Des événements récents l'avaient traumatisée. Issue d'une famille de la haute bourgeoisie biterroise, elle avait épousé en premières noces un notable de la ville. Quelques jours seulement après la cérémonie, elle fuit un mari qui se révèle maladroit et brutal, et rentre chez ses parents. Le mari refuse longtemps le divorce. Il est facile d'imaginer, dans la société bien-pensante de l'époque, l'éclat que provoqua cette situa-

1. Voir *Lettres à Carlo Suarès* (Rougerie, 1973), pp. 152-154, 160-162 et la lettre à Marthe du 1^{er} avril 1923.

2. C'est Bousquet qui souligne.

tion. La crainte d'un nouveau scandale qu'une liaison illicite aurait déclenché explique en partie l'excès de prudence que Marthe manifesta et la pression qu'elle exerça auprès de son ami. Le mariage était alors le gage de l'authenticité de l'amour et le refus de l'aventure. De son propre aveu, Marthe gardera de son premier mariage manqué de la défiance et de l'aversion pour la sexualité. En revanche, elle aimera plaire et être courtisée. Que son élégance et son allure très libre aient excité la jalousie et alimenté les calomnies est un trait attendu dans ce tableau de mœurs provinciales dans le premier quart du siècle. Le chœur biterrois est un personnage important dans cette chronique épistolaire.

La lettre à Carlo Suarès peut laisser penser que le choc provoqué par la confiance de Marthe fit s'écrouler les illusions de Bousquet sur cet amour. Il n'en est rien. Cette déception fut, non pas oubliée, mais surmontée. A partir de 1919, ils recommencent à s'écrire. De ce qui semblait des cendres renaît progressivement une flamme de plus en plus ardente, si bien que, quelques années après sa blessure, l'amour de Joë pour Marthe est plus fort qu'il n'a jamais été. C'est bien ce qui ressort des lettres qu'il lui écrit. Tout au long de ces pages frémissantes, c'est un cœur mis à nu que nous écoutons battre. Les rêves, la joie, l'espoir, les doutes, les reproches, la jalousie, les mille facettes d'une sensibilité exceptionnelle servie déjà par un don supérieur d'écrivain, composent une poignante confession. Ces lettres sont mieux qu'une autobiographie. Elles sont un jaillissement spontané, immédiat (le manuscrit est révélateur à cet égard) des états d'âme du poète. Certaines sont du lyrisme à l'état pur. Nous qui lisons ces pages de la position privilégiée d'un historien pour qui toute vie est destin, nous éprouvons une émotion tragique devant ce combat mené contre une maladie que l'espoir crut longtemps pouvoir vaincre. L'accomplissement de cet amour était à ce prix. Mais la séparation forcée des deux amants eut pour conséquence l'exaltation des sentiments et, du même coup, des angoisses. Rarement homme aura autant rêvé sa maîtresse. Rarement il aura autant craint pour elle le contact du monde médiocre et impur. Joë Bousquet était en quête d'un amour total, parfait, absolu. En dehors de l'obstacle majeur que représentait la fatale blessure de Bousquet, de quel poids pesèrent sur ces deux êtres les préjugés sociaux de l'époque, rendant les contacts impossibles, à l'exception de très rares rendez-vous clandestins! Cet amour était condamné. Pour qu'il survive, il eût fallu chez l'un tolérance résignée et sens des accommodements, chez l'autre esprit de sacrifice

et d'abnégation. Ces deux amants, vaincus par un malheur qui les dépassait, se séparèrent finalement après avoir rêvé l'un à l'autre pendant près de neuf ans. Ils se revirent beaucoup plus tard, quand Marthe vint présenter son mari, le sculpteur biterrois dont il est question dans les dernières lettres de ce volume et dans celle écrite à Jean Cassou le 24 octobre 1937.

Les lettres à Marthe ici publiées ont été écrites entre 1919 et 1925 (1926?). Trois autres lettres datent de 1936-1937. La datation de ces lettres, sauf en deux ou trois occasions, n'est pas de Joë Bousquet lui-même. Le tampon de l'enveloppe (quand il y en avait une), la couleur de l'encre, la qualité du papier, les allusions à certains événements, etc., m'ont permis de les classer, sinon toutes avec certitude, du moins avec une grande probabilité.

Robert Blattès.

Carcassonne, 16 août [1919]

Lieutenant Bousquet
156 R.I.
Hôpital mixte
Carcassonne

Ma chère Marthe,

Votre carte m'a beaucoup surpris, non pas que je vous aie oubliée, mais la solitude que ma blessure m'a imposée n'est pas faite pour atténuer une crise morale, et vous n'avez pas les mêmes raisons que moi pour que notre passé soit pour vous le souvenir encore si vivant d'hier avec ses tendresses et ses joies. Vous m'écrivez de Vichy, peut-être parce qu'un incident quelconque vous a rappelé mon existence, peut-être plutôt parce que vous êtes très bonne, et que vous avez eu pitié du pauvre bougre de prisonnier que je suis. Vous vous êtes dit que dans l'effroyable longueur de ces journées et dans ces nuits « plus longues que les jours » je ne pouvais pas manquer d'appeler à moi tous mes souvenirs, et que les vôtres étaient évoqués souvent et longuement. Vous ne vous êtes pas trompée ma chère Marthe. Cette blessure stupide s'est vite révélée moins grave que longue à guérir. Voilà quatorze mois que j'attends ma guérison. J'ai peut-être encore le même temps à penser à vous sans vous voir, peut-être davantage.

Vous ne savez pas, Marthe, parce que vous ignorez la souffrance morale, que les mauvais moments sont vite oubliés. De l'affection qui nous a unis quelque temps, je n'ai connu...

[Les feuillets 3 et 4 manquent.]

.....

ne laissera jamais la place à un autre amour. Nous n'avons pas connu la satiété et la lassitude et c'est pour cela que je ne puis penser à vous sans le mouvement du cœur qui m'attire vers toute votre personne. Chère petite Marthe, vous avez été pour moi toute la douceur de ma jeunesse, toute la fraîcheur de mes vingt ans. Le passé ne revivra sans doute pas : mais vous serez la plus belle page de ma vie. Ce sont là sans doute des réflexions bien vieilles pour mes vingt-deux ans, mais j'ai un peu le droit de parler comme ceux qui ne peuvent plus penser à l'avenir; non pas que je ne compte pas sur ma guérison si éloignée soit-elle, mais comment sortira mon cœur de la crise où mon corps a failli rester. Je regrette parfois de n'avoir pas été foudroyé le 27 mai. Je serais, ma foi, mort en beauté, tout ce que je souhaitais. Notre liaison maintenant est une suite mal conduite d'un livre fini.

Marthe, je ne voudrais pas risquer vos lettres dans un milieu aussi peu sûr qu'un hôpital : si vous avez quelque chose à m'écrire, écrivez-moi à l'adresse : « Monsieur Ch..., poste restante, Carcassonne. » C'est un ami très sûr, c'est ma « Jack »¹ à moi. Écrivez-moi une fois seulement à Carcassonne. D'ici très peu de jours on va m'amener à Lyon pour me soumettre à un traitement intensif. Ne cherchez pas à m'y voir si le hasard vous y conduit. Au nom de *tout ce qui nous est cher, je vous supplie de ne pas chercher à me voir encore*. Vous saurez un jour pourquoi. En attendant que le Destin trop injuste veuille faire luire pour moi un rayon de bonheur, recevez chère Marthe mes souvenirs les plus affectueux.

Je baise vos chères mains.

P.-S. — Mes meilleures amitiés à Jack. Je suppose qu'elle est toujours avec vous et toujours aussi []² jolie.

Carcassonne, 23 septembre 1919

Lieut. « Bousquet 156 »
Hôpital mixte
Carcassonne

Ma chère Marthe. Votre lettre m'a fait un grand plaisir et vous ne m'en voudrez pas sans doute d'avoir un peu tardé à vous

1. Cousine de Marthe.
2. L'adverbe est illisible.

répondre. Je n'en pense pas moins à vous; et souvent et avec tendresse. J'accepte vos deux pages de reproches avec philosophie, mais non sans réserve. Je veux bien me charger de tous les torts que vous accumulez sur mes trop faibles épaules. Mais convenez, ma chère Marthe, que je ne saurais être le seul coupable et frappez bien fort votre jolie petite poitrine en vous accusant de m'avoir bien fait souffrir.

Saint-Rambert-en-Bugey?? C'est là que je vous écris à tout hasard, pensant bien que ma lettre suivra. J'ai tout lieu de croire que vous êtes revenue à Béziers. La « rumeur publique » m'a raconté qu'on vous a vue à la Comédie avec Jack et un lieutenant criblé de plus de citations que Monna ¹ a de puces. Je m'empresse de rassurer votre légitime fureur. Je ne suis pas jaloux et je crois d'avance ce que vous allez me répondre, que ce lieutenant du 502^e tanks fait à Jack une cour sincère et assidue. Mes compliments pour elle et pour lui.

Je ne suis pas parti pour Lyon. Je vais mieux et j'ai pu faire quelques pas. Oh! des pas bien vagues et vieillots, rien de l'allure triomphante qui me permettrait de courir à un rendez-vous d'amour longtemps désiré et impatientement attendu. Mais il faut un commencement à tout, et je dois, paraît-il, pour le moment, me contenter de peu. On me laisse espérer que dans un an à pareille époque mes « chaînes » tomberont. Aurai-je alors le plaisir de voir votre gentille frimousse? Ou bien aurez-vous chassé loin de vous jusqu'au souvenir de notre affection? Le malheur m'a rendu pessimiste et philosophe et je vois la tristesse de l'avenir, sans joie mais sans étonnement. Je ne doute pas que vous ayez été sincère même (ô paradoxe!) quand vous mentiez. Oui! vous êtes femme au point que votre cœur voudrait commander la raison et même l'implacabilité du souvenir, et je ne saurais vous en vouloir d'avoir exagéré votre qualité de femme pour mon plus grand plaisir. Mais demain! Ne distrairez-vous pas quelque chose d'un sentiment que j'aurais voulu si exclusif? Garderai-je seulement votre amitié? ce pis-aller qu'une femme est si prompte à offrir et serons-nous un jour quelque chose de plus que deux bons amis, liés par de bons souvenirs.

J'avais été tenté dans ma dernière lettre de vous demander une photo récente. Les autres avec vos lettres sont en sûreté, mais pas près de moi, mais je me suis rappelé qu'un jour vous les aviez réclamées. Vous déciderez si je dois vous les renvoyer ou si, en

1. Un lévrier appartenant à Marthe.

m'envoyant une épreuve, vous devrez me donner une raison de plus d'être jaloux de vous.

Mon petit Marthou, je vais vous quitter en vous baisant les mains, le plus respectueusement qu'on peut le faire quand on a beaucoup aimé. J'aurai encore l'indiscrétion de vous prier de m'écrire des détails sur votre vie actuelle, rien qui puisse vous gêner, puisque, libre de taire ce que vous ne tenez pas à me dire, vous me donnerez à peu de frais l'illusion de la confiance et un semblant d'abandon. Je vous paierai de retour en vous disant que je reçois des visites, comme un bon vieillard dont l'âge excuse l'immobilité, que je lis tous les livres, toutes les âneries que peut enfanter l'esprit humain, que, vingt fois par jour, je revis le passé! allant chercher au fond de ma mémoire tout ce que nous y avons mis, et que j'espère en vous.

Nouveau changement d'adresse! Toujours : Ch..., mais Café du Musée — Carcassonne.

Votre vieil ami qui vous aime.

Carcassonne, vendredi [7 novembre 1919]

Ma chère Marthe. Ma chère amie vous êtes une étourdie! Tour à tour j'ai subi votre étonnement, votre fâcherie, colère, reproches, et résigné ma foi (les jolies têtes ont des cervelles d'oiseau, je le sais) j'écrivais à ce vieux Saint-Rambert-en-Bugey, bien persuadé que mes lettres allaient s'endormir d'un pieux sommeil sur les casiers du bureau. Maintenant que vous avez bien voulu vous rappeler que je n'avais pas votre adresse, je puis vous écrire ces quelques mots. Carcassonne est toujours un pays gris et sale : et tout le long des jours si ternes je regarde tomber les feuilles, en chauffant à un grand feu de bois mes jambes paresseuses, autrefois si promptes à m'amener vers vous. Mais hélas! qu'est-ce que le passé? Si mort, si loin, vivant un peu pour moi parce que le présent ne m'apporte ni fleurs, ni sourires. Je m'y complais parfois et je pense qu'il faut que je vous aie beaucoup aimée, pour que les souvenirs puissent encore m'émouvoir aux larmes. Je pense, Marthe, que c'est sans doute sans espoir que la vie nous a séparés et que l'irréparable a divisé nos chemins, mais j'ai un gros plaisir à bavarder avec vous, le seul témoin de mes plus belles heures. Je voudrais toujours être

pour vous un ami. L'amitié exclusive et bonne vaut parfois l'amour et elle ne souffre pas les tortures de la jalousie.

Je vous écrirai plus longuement un de ces jours. Au revoir, ma petite Marthe. Soyez sûre qu'au vrai sens des mots je suis

Bien à vous.

Dimanche soir [9 novembre 1919]

Ma chère amie. Pendant quelques heures j'ai causé de vous et de Jack, et il y avait si, si longtemps que je n'avais pu le faire, que je me sens tout drôle, ce soir. C... sort d'ici, et c'est un peu par égoïsme que je vous écris, pour la délicate jouissance de prolonger encore ma pensée fidèle qui vous accompagne. Je me demande avec inquiétude si par hasard j'aurais si peu changé, et voilà qu'en fouillant de vieilles reliques, je retrouve de mauvais vers que j'avais commis sur votre nom. Ils sont bien mauvais, mais témoignent à mon étonnement que j'étais bien changé pour faire pour vous ce que je n'aurais jamais cru faire pour personne. Je crois fort que c'est un commencement de déraison qui fait rythmer les paroles. Voici les vers :

*Mon cœur aime évoquer l'écho des souvenirs
Aux nuits où lèvres à lèvres, et, le cœur près du cœur
Rayonnait un reflet de nos souples désirs.
Ta peau tiède gardait l'âpre goût d'une fleur.
Hélas! Tes trésors blonds n'auront plus ma caresse...
Et des larmes d'amour ont mouillé ma tristesse!*

Les vers sont complètement idiots et vous me ferez grand plaisir en les mettant au feu. Le feu purifie tout. Peut-être encore que les débris calcinés du sixtain en voletant sur les flammes auront encore grande allure!!!

Mais parlons d'autre chose! Je crois, si mes facultés d'observation me sont plus fidèles que ma maîtresse, que C... est amoureux de vous. J'ai subi un panégyrique interminable... vos yeux!... vos lèvres, vos cheveux; et... ce qu'il ignore... grâce à Dieu... et à votre vertu. Je vous félicite. C... est un fort gentil garçon, vieux camarade à moi et à Ch..., et, si une femme peut attacher à ces riens une once

d'importance, très chic au feu; engagé dans l'infanterie s'il vous plaît, et avant sa classe, bien entendu. En tous points, digne de moi, voyez-vous : si le Destin l'a désigné du doigt pour me remplacer!!! Il est beau gosse avec ça. Vous savez. Je suis devenu un peu stoïcien et j'admets sans difficulté tout ce que voudra... votre bon plaisir.

Au revoir chère amie. Je me dépêche d'embrasser vos lèvres, avant que d'autres lèvres... rasées viennent prendre la place. Meilleur souvenir à Jack, que je suis heureux de savoir toujours fort jolie.

Votre amoureux transi.

Merci pour la photo. Mais quelle est donc la []¹ qui se pend au bras de mon gentil souteneur². Je vous félicite Marthe. Elle est très appétissante.

Carcassonne, lundi matin [17 novembre 1919]

Ma chère Marthe,

Cela ressemble beaucoup à une lettre de rupture ces lignes, rageuses, indignées que je reçois ce matin, et tout résigné que les événements me trouvent devant votre volonté, je vous dois bien quelques lignes pour justifier les insultes (oh! Marthe!) que je vous écrivais dimanche, mes conseils (!) à C..., en un mot mon « odieuse » conduite.

Ma chère amie, vous savez fort bien que je n'ai aucun droit sur vous, que je ne veux pas être un obstacle au bonheur de votre vie, et que je suis trop fier pour courir le risque de vous entendre un jour dire que la pitié que vous avez eue pour moi vous a fait renoncer aux joies qui peuvent s'offrir à vous... C... m'avait dit quelle impression vous aviez faite sur lui. Je n'ai pu que le louer de son goût. Vous lui aviez causé longuement sans qu'il vous soit présenté, j'ai supposé qu'il ne vous déplaisait pas; je vous ai écrit que je ne voulais pas vous priver du bonheur que vous méritez. Lui, vous a écrit, dites-vous, une déclaration brillante. Je n'ai rien à dire.

1. Illisible.

2. (?)

Aussi bien, je vous avouerai que votre lettre m'a fait plaisir. Si tout de même, vous m'aimiez vraiment! (vos accents indignés me le laisseraient croire) si vous m'aimiez autant que je vous aime; parce que je vous aime, mon joli Marthou; je puis bien vous le dire enfin, puisque vous ne voulez plus que nous nous écrivions. Vous avez pu croire que je pensais sans tristesse au flirt qui s'ébauchait (je le croyais, pardonnez-moi), vous avez pu croire que je supportais l'idée que vous étiez un peu à un autre, que vos yeux, vos beaux yeux que j'aime, lassés du rêve intérieur faisaient errer sur d'autres visages leur douceur voluptueuse. Voluptueuse! eh! oui. Vos yeux mentent, je le sais. Je me rappelle tant allez! le goût de votre bouche, vos cheveux d'or, votre peau blonde, si blonde, et tout votre corps si aimé. Mes heures les plus belles sont maintenant les longues heures de la nuit, quand j'évoque la pauvre clarté de la lampe et du foyer, et les heures qui passaient si vite — tout ce bonheur qui a été le mien; nos premiers regards plus tendres que des baisers, notre premier baiser plus émouvant qu'une étreinte, et vous dans mes bras.

Voyons, Marthe, au nom de quoi voulez-vous que je défende à C... de vous faire la cour? Je m'aperçois que je vais, si je continue, vous écrire une vraie lettre d'amour. Il ne le faut pas puisque vous décidez que nous ne nous aimons plus. Voulez-vous que nous essayions d'oublier? d'oublier que vous avez été à moi, d'oublier que tout mon bonheur a été près de vous, et que seule je vous ai aimée.

Ne m'aimez plus Marthe, je vous le permets. Je serai un peu plus triste voilà tout. Je m'habitue à ne plus sourire; je suis las de tout, de tout... et il ne faudrait que vos lèvres pour mettre un peu de soleil dans mon cœur.

« Recevez mon meilleur souvenir », m'écrivez-vous. Mon Dieu, après tout ce n'est pas une formule si banale qu'elle me paraissait tout d'abord. Votre meilleur souvenir? Serait-ce par hasard?... ou bien cet autre?... Chère Marthe, je vous quitte, moi, en vous envoyant *notre* meilleur souvenir. C'est peut-être le même.

Votre ami.

Je vous ai écrit deux ou trois lettres à Saint-Rambert. J'ai reçu toutes les vôtres mais avec un retard causé par une maladie de Ch...

Le 27 novembre 1919.

Chère petite Marthe,

Votre dernière lettre a effacé, ma chère, l'impression triste de celle que j'avais reçue avant. C... est venu me voir, il y a quelques jours, et je n'ai pu lui parler que de banalités parce que ma chambre était pleine de monde. Je crois qu'il va quitter Béziers un de ces jours de façon à peu près définitive. S'il avait su quels liens nous unissaient, il aurait eu plus de scrupules; du moins je l'espère pour lui. Écris-moi vite et dis-moi ce qu'il t'a raconté. Peut-être, s'il persiste à vouloir tes bonnes grâces, va-t-il comme une fois Juliette, son ex-amie, te raconter sur mon compte des histoires amoureuses qui seraient dignes de figurer dans les Mémoires de C. de []¹. Mais je crois savoir que tu as assez confiance en moi et que nos souvenirs sont encore assez chers pour qu'ils te donnent la certitude tranquille de l'amour que j'ai pour toi, ma chère Marthe.

Je voudrais bien, aussi, te voir bientôt. Sur la photo que tu m'as envoyée, encore qu'il ne soit pas facile de distinguer tes traits, je te trouve un peu engraisée (tant mieux) et s'il est possible encore plus jolie. J'ai embrassé ta chère image avec passion et bien malgré moi, l'amie inconnue aux cothurnes blancs a eu une moitié de tous mes baisers. Tu me pardonneras, chère chérie, et si tu es jalouse de mes lèvres, tu m'enverras une image plus grande.

Je t'ai présentée à Ch... : ou plus exactement je lui ai transmis l'épreuve en lui demandant de deviner quelle était sa mystérieuse correspondante... et il a deviné... sais-tu pourquoi? Parce que, m'a-t-il dit, tu es la plus jolie et qu'il veut bien m'accorder un goût très sûr. Tu vois bien que je ne suis pas le seul de mon avis.

Je m'aperçois avec terreur que je suis en train de vous tutoyer sans pudeur. Pardonnez-moi; c'est que pour vous écrire, de toutes les forces que mon imagination apporte à mon cœur, je rêve que je suis près de vous. Je crois vous voir près de moi, ou bien telle que vous m'apparaissez, votre jolie figure éclairée en dessous par la lampe, cette mauvaise lampe qui éclairait si peu au gré de mes

1. Illisible.

désirs, ou bien dans la lumière de la salle de spectacle, où vos yeux étaient si noirs et paraissaient si chargés de bonté quand ils me regardaient; et je ne crois pas qu'il me soit possible de rester bien longtemps près de vous, sans te tutoyer ma chère Marthe chérie.

...Oui, je voudrais te voir bientôt. Ici, c'est impossible, puis j'aurais trop de chagrin de me présenter à toi, diminué comme je le suis en ce moment. Il faut avoir de la patience, disent les docteurs. Que toutes les tribus de l'Enfer les étouffent ces morticoles! Je voudrais les voir à ma place. En un mot, je n'espère guère avant une dizaine de mois aller à Béziers. Pauvre chère Marthe. Que de choses peuvent me faire souffrir dans un temps si long. Je finis par être un peu cuirassé contre les souffrances, et je serai toujours heureux, si je te sais contente de ton sort.

Au revoir, chère Madame amie. Je vous baise les mains, et aussi les yeux et tes lèvres et tout, tout ce que j'aime.

Ton

Carcassonne, mercredi [décembre (?) 1919]

Puisque, très chère amie, vous paraissez avoir quelque plaisir à lire mes lettres, je permettrai ce soir à mon naturel bavard de vous parler longtemps, de vous dire toutes les folies qui traverseront ma fantaisie pendant que de tout mon pauvre cœur, je rêverai que vous êtes tout près de moi, pour répondre à mes prières en petits mots divins et []¹ si absurdes et si doux; si doux de toucher vos lèvres que je les aime comme des baisers... Votre chère image est devant moi toute rêveuse, nichée dans un pli de mon oreiller, et la mutilation qui me prive d'une moitié de votre visage (bien à moi tout n'est-ce pas? tout de même) donne à tous vos traits un air équivoque et charmant. Vous êtes sous mes yeux la jolie curieuse que cache un éventail ou cette déjà si chère blonde, dont les yeux pailletés d'or ne me détestaient pas, certain soir que je vous voyais à peine, cachée derrière quelque poitrine volumineuse de Biterroise pendant que Dranem promenait aux quatre coins de la scène son hilarant petit drapeau, et je voudrais, ce soir près de vous, faire

1. Illisible.

des rêves très doux et un peu tristes, je voudrais rêver de ce passé, dont le souvenir est trop parfait pour que mon scepticisme ose rêver un avenir aussi plein de séduisantes promesses — mais je me surprends à avoir un peu de colère contre l'absurdité de notre sort, contre cette mauvaise plaisanterie qu'est la vie..., et, un peu honteux de ne plus accepter à mon habitude avec une inaltérable philosophie, les événements de ces derniers mois, je pense qu'il eût été fort sage pour moi, pour vous, pour nous que je quitte cette existence idiote le 24 mai. Il faisait beau, et j'ai toujours été fort séduit par l'idée de mourir au soleil avec quelque élégance, dans une prairie bien grasse et bien verte. J'étais heureux. Je croyais que vous m'aimiez un peu, oui un peu seulement et c'est déjà beaucoup pour une jolie femme. Je savais que j'occupais dans votre cœur une place intermédiaire entre Monna et Jacqueline et cette idée aurait suffi à adoucir ma peine. Vous m'auriez tout à fait oublié maintenant, me gardant à peine un soupir bien léger, peut-être un petit sanglot discret. Vous auriez appris la fin par une bonne lettre lourde de fautes, par la lettre du brave soldat qui m'a sauvé, le misérable! un pauvre garçon de mon âge que j'ai ramené à Carcassonne pour le garder près de moi, un garçon très sûr, heureusement, car je lui avais dit bien des choses qu'il fallait vous répéter pendant qu'il m'emportait en bien piteux état... Rassurez-vous, Marthe, il est discret. Mais pourquoi rappeler un passé si froidement mort? quand un pressentiment secret me dit qu'il vaudrait mieux ne plus penser l'un à l'autre. Rallumer une cigarette éteinte!!! Et puis, c'est si triste, au fond, l'amour avec tout son cortège de déceptions, de larmes, de cris, de jalousie et ce serait si bon d'être un crétin sans grandes aspirations, un peu popote et très prud'homme. Pourquoi revenir sans cesse sur notre passé? — C'est peut-être aussi que tout à l'heure j'ai revu comme en un rêve une ruelle où pendue, toute frêle à mon bras vous m'avez donné votre premier baiser. J'ai cru revoir vos dents toutes blanches et j'ai cru un instant respirer sous ma bouche le plus beau baiser de ma vie...

Où s'est enfui le vent qui nous caressait? Vous êtes-vous rappelé quelquefois?... Non, Marthe je ne le crois pas.

Je crois les femmes insensibles cruellement! Vous portez votre sentimentalité toute en surface, comme un collet de skunks et vous nous accusez d'être les truands, les ribauds, amants de volcaniques : Fanny, []¹ et autres volailles à terminologie affreuse-

1. Illisible.

ment anglo-saxonne. Oh! Marthe, je vous en veux encore. Je n'ai pas grondé C... Je le crois incapable d'une bavure, et, si je m'étais trompé sur son compte, qu'importe? Je ne me croirais pas diminué par la plus mesquine des tromperies.

Je relis votre lettre... non *ta lettre*. Pourquoi faut-il que, du fond de moi-même, monte toujours cette tendance obscure qui m'empêche de te tutoyer? Correction? Je ne le crois pas. Bien plutôt ces vilains papillons noirs qui me disent que tu es seule et que tu es belle, très désirée et très aimée et que je suis bien loin de toi, si seul aussi.

Oui, Ch... ira bientôt à Béziers. Parle-lui en toute confiance. Je ne crois pas qu'il soit possible de rencontrer deux meilleurs amis que nous deux. En plus de tous les goûts communs qui sont les nôtres, il a fait preuve depuis que je suis blessé d'un tel dévouement que je lui dois de n'être pas trop triste de ma réclusion.

Mes plus tendres caresses.

Ton¹ Marthou

O formule! ou si banale ou si pleine de beauté savoureuse suivant qu'elle est écrite d'une plume hâtive et distraite, ou qu'elle est pensée de toute ton âme, — Tes caresses!... Vos caresses... Le joli mot que je ne puis lire sans un frisson vers toi... La jolie chose! Je lisais tout à l'heure des vers fort beaux de Verlaine.

.....

Et puis parmi l'odeur des corps jeunes et chers,
La spontanéité craintive des caresses

.....

J'ai rêvé longtemps de cette «*spontanéité craintive*» qui fut parfois la tienne. Gestes timides, à peine ébauchés! Pudeurs tendres et audacieuses! Caresses si chères que l'on n'ose provoquer et qu'on désire avec une angoisse délicate. Tes chères mains si frêles! Marthe, vois-tu, on n'a pas le droit d'être trop heureux, et j'ai eu toute ma part de joie. Toi, tu connaîtras d'autres bonheurs et d'autres amours, mais je voudrais que le jour où la vie, sans retour possible, nous aura séparés, tu penses parfois sans amertume à nos vingt ans, et peut-être comme ma plus chère pensée sera ton blond visage, nos souvenirs se rejoindront dans le Paradis des choses fanées et mortes, et ce sera très doux...

Au revoir, chère Marthe; j'abuse de ta patience, et voilà, certes,

1. *Sic*.

JOË BOUSQUET

Lettres à Marthe (1919-1937)

En 1917, lors d'une permission, l'aspirant Joë Bousquet, âgé de vingt ans, rencontre à l'Opéra de Béziers Marthe Marquié. Double révélation amoureuse qui va passionnément infléchir le destin de l'un et de l'autre. Ils s'aiment pendant quelques jours jusqu'au délire. Mais retourné au front, Bousquet voit d'insurmontables obstacles à tout projet de mariage avec la bien-aimée : son manque de ressources personnelles, sa famille, les préjugés d'une société austèrement provinciale, tout les éloigne. Aussi lorsqu'il s'expose à l'attaque allemande du 27 mai 1918, il s'agit d'une tentative de suicide. La balle qui l'atteint à la colonne vertébrale le laisse paralysé. Son existence de grabataire commence. Il se consacre sauvagement à la littérature ainsi qu'à sa passion pour Marthe, car il garde l'espoir d'une guérison et, peut-être, d'un mariage.

Tout lecteur amoureux d'une fantastique histoire d'amour — avec l'enfer de la jalousie, les querelles, les ravissements — ne peut qu'être bouleversé par l'« aventure » de ces deux êtres toujours séparés : l'homme, infirme, vit à Carcassonne et la femme, libre et courtisée, habite Béziers où elle finira par épouser un jeune sculpteur. De 1919 à 1937 ils s'écrivent. Mais seule la voix de Bousquet nous parvient aujourd'hui, poignante de sincérité et nous proposant un vrai *roman* que le temps, la maladie, la distance s'emploient à défaire jour après jour.

nrf